

—Il n'est pas mort ! s'écria Jeanne avec autant de joie que de surprise.

—Grâce au ciel il est bien vivant, et c'est un grand bonheur, car des hommes tels que lui sont rares et ne se remplacent pas quand ils disparaissent. . . .

Jeanne, écrasée par l'émotion, tremblait de tous son corps et ses jambes fléchissaient sous elle.

Le jeune prêtre, voyant son trouble, s'empessa de lui avancer une chaise et de la faire asseoir.

—Calmez-vous, madame, lui dit-il ensuite, et rassurez-vous si vous avez eu des craintes sur la vie et sur la santé de M. l'abbé d'Areynes. . . . Elles étaient sans fondements. . . . Je vous répète qu'il est vivant. . . . bien vivant. . . .

Jeanne suffoquait,

—Vivant ! balbutia-t-elle, en laissant couler ses larmes. Et il est encore vicaire ici, comme autrefois ? . . . poursuivit-elle.

—Non, madame. . . . Depuis dix-sept ans, M. l'abbé d'Areynes a quitté notre paroisse. . . .

—Dix-sept ans ! . . .

—Ou à peu près. . . .

—Où est-il, maintenant ?

—Il a quitté Saint-Ambroise parce qu'il venait d'être nommé aumônier de la Roquette. . . .

—Aumônier de la prison ?

—Oui. Ce qui ne l'empêche pas de venir officier quelquefois ici. C'est un désir manifesté par lui à M. le curé qui a été heureux de le satisfaire.

—Ah ! que Dieu est bon ! murmura Jeanne en joignant les deux mains.

Le jeune prêtre semblait fort intrigué des questions de la pauvre femme, et surtout de l'émotion manifestée par elle en apprenant que l'ancien premier vicaire de Saint-Ambroise n'était point mort.

A son tour, il la questionna discrètement :

—Vous connaissiez M. l'abbé d'Areynes ? demanda-t-il.

—C'est lui qui m'a mariée dans cette église, à la chapelle de la Vierge, il y a dix-huit ans. . . .

—Vous avez dû le revoir souvent depuis cette époque ?

—Je ne l'ai jamais revu.

—Jamais ! . . .

—Non, mais sa vie est liée à la mienne par un souvenir terrible. . . . il veillait sur moi, paraît-il, de loin, mystérieusement, et si je ne suis pas morte, d'une horrible mort, on m'a affirmé que c'est à lui que je le devais. . . .

—Aucun acte de courage et de générosité ne saurait m'étonner de sa part. . . . C'est une grande âme et un grand cœur !

Après un silence le jeune prêtre reprit :

—Venez-vous donc ici convaincue que l'abbé d'Areynes n'existait plus ?

—Oui, monsieur.

—Mais qui pouvait vous faire supposer cela ?

—J'ai écrit il y a deux mois à M. l'abbé d'Areynes, et ma lettre m'a été retournée à Blois avec cette mention : *Inconnu*.

—Peut-être aviez-vous mal mis l'adresse ? . . .

—Ma lettre était adressée à l'église Saint-Ambroise même. . . .

—Le fait alors ne peut s'expliquer que par la façon déplorable dont est fait trop souvent le service des postes. . . . Un facteur insouciant demande l'abbé d'Areynes à l'église Saint-Ambroise, ne l'y trouve pas et, sans autres informations, met la lettre au rebut. . . . Je comprends maintenant vos questions et votre trouble, madame, et je suis bien heureux de vous avoir appris que vous pourriez voir M. l'abbé d'Areynes quand vous le voudrez. . . .

—A la prison de la Roquette ?

—Non, vous n'y seriez pas reçue, mais à son domicile particulier qui se trouve rue des Tournelles, numéro 20. . . . Vous rappellerez-vous cette adresse ?

—Oh ! oui, monsieur. . . . je vais d'ailleurs me rendre immédiatement chez M. d'Areynes et je vous remercie du fond du cœur de la bonne nouvelle que vous m'avez donnée ! . . . Si vous voulez prier pour la plus éprouvée des femmes et des mères, priez pour moi, monsieur !

—Je prierai, je vous le promets. . . .

Le jeune prêtre reconduisit Jeanne jusqu'au seuil de l'église, en lui adressant des paroles d'encouragement.

La pauvre femme se sentait rassérénée, fortifiée, prête à tout entreprendre pour retrouver ses enfants.

L'abbé d'Areynes existait ! . . .

Elle allait le voir !

Ses espérances, un instant anéanties par la croyance de sa mort, redevenaient vivaces. . . .

Depuis dix-sept ans, de grands vides s'étaient faits autour de l'ancien premier vicaire de Saint-Ambroise.

M. Leblond, l'ancien chirurgien militaire qui l'avait soigné et sauvé, était mort quelques mois après sa femme.

Le bon docteur Pertuiset était allé rejoindre là-haut son ami le comte Emmanuel d'Areynes.

La vieille et dévouée servante Madeleine s'était éteinte lentement.

Pierre Renaud n'existait plus.

Seul Raymond Schloss vivait encore, toujours plein de vigueur et d'énergie, et plus dévoué que jamais à l'abbé d'Areynes le neveu de son maître bien-aimé.

L'ancien garde général n'avait pas voulu se séparer de Raoul d'Areynes.

Il se trouvait heureux près de lui, lui servant de factotum et souvent de secrétaire.

Le petit logement affecté à l'aumônier de la Roquette dans l'intérieur de la prison servait de pied-à-terre à l'abbé d'Areynes, qui avait loué, rue des Tournelles, un appartement assez vaste.

Une brave fille de Lorraine, née sur les domaines de Fenestranges et recommandée par Schloss, avait remplacé la vieille Madeleine, toujours regrettée par son maître. Cette Lorraine se nommait Pélagie.

Tous trois, l'abbé Raoul, Raymond et Pélagie, menait dans cette demeure bénie une existence profondément calme.

Les cheveux de Raymond avaient blanchi, mais on n'aurait pu signaler en lui aucun autre changement physique et il allait dépasser allègrement le cap de la soixantaine.

Raoul avait quarante-huit ans et ne paraissait point vieilli. Il offrait le même visage noble et fier, le même regard plein de douceur en même temps que de fermeté.

C'est à peine si ses cheveux s'argentaient sur les tempes.

XXIII

Raoul d'Areynes restait toujours l'apôtre qu'il avait été toute sa vie.

Il n'avait rien perdu de son amour pour l'humanité, il n'avait jamais éprouvé une défaillance sur l'aride chemin qu'il suivait, malgré les désillusions sans nombre résultant de son séjour au milieu des voleurs et des assassins.

Combien, cependant, il en avait vu de misérables, dont l'âme en-ténébrée par le crime ne s'était point ouverte à ses exhortations !

Combien il avait découvert de mensonges, d'hypocrisies, de fausses larmes, de fausses protestations, de faux repentirs.

Combien il en avait vu revenir à la prison de ceux qu'il croyait avoir ramenés à l'honnêteté, et qui s'étaient joués de lui en le trompant par d'astucieuses comédies pour lui faire délier les cordons de sa bourse, toujours prête à s'ouvrir.

Combien il avait vu tomber de têtes dont les lèvres lançaient un dernier blasphème avant de se glacer pour jamais !

Il n'en continuait pas moins, sans regret, sans dégoût, à s'acquiescer du mandat sacré qui lui avait été confié.

Le cabinet de l'abbé d'Areynes, rue des Tournelles, était spacieux, mais meublé avec la plus grande simplicité.

Trois bibliothèques de bois de chêne remplies de livres, une douzaine de chaises, deux fauteuils, deux larges tables chargées de papiers, de journaux et de brochures, un prie-Dieu et quelques tableaux de sainteté composaient le mobilier.

Au moment où nous entrons chez l'abbé d'Areynes, il était assis devant une des grandes tables que nous venons de signaler, et Raymond Schloss occupait l'autre.

L'ancien garde général dépouillait la volumineuse correspondance que l'aumônier recevait chaque jour, soit à la rue des Tournelles, soit à la Roquette, et qu'il rapportait tous les matins après avoir dit sa messe à la chapelle de la prison.

Raymond classait ces lettres par petits paquets selon leur importance et leur nature, et les mettait sous les yeux de l'abbé qui en prenait connaissance et y répondait sans retard, lorsqu'il jugeait qu'une prompt réponse serait utile.

Fort absorbés tous les deux par le dépouillement du courrier, ni l'un ni l'autre n'entendirent tinter la sonnette de l'appartement.

Ils furent donc assez surpris lorsque la Lorraine Pélagie, entrant dans le cabinet, annonça qu'une femme désirait voir monsieur l'abbé et demandait avec instance qu'il voulût bien l'admettre en sa présence, ne fût-ce que pour quelques secondes.

Ce n'était ni le jour ni l'heure où l'abbé d'Areynes recevait d'habitude les gens qui venaient solliciter son appui, ou réclamer, parfois impérieusement, un secours.

—Ma bonne Pélagie, dit l'abbé à sa servante, vous savez que, sauf dans les cas d'urgence absolue, je n'aime point être dérangé quand je travaille et, malgré l'insistance de la visiteuse, vous auriez dû lui répondre qu'il m'était impossible de la recevoir en ce moment.

—Je le lui ai répondu, monsieur l'abbé.

—Eh bien ?